

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.61827

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

évolution. Dans ces milieux l'*Aufklärung*, comme mouvement allemand, se résume aux noms de Leibniz et de Wolff, et l'on se tourne vers les grands auteurs français, qu'on admire, souvent de loin, et qu'on entretient. Après la mort de Voltaire et l'émergence dans les années 70 et 80 d'une scène littéraire allemande vivante et surtout à l'époque de la Révolution française, la culture française des cours allemandes (de même que celle du Refuge) disparaît assez vite, dernier reliquat d'une Europe princière et aristocratique qui, pendant plus d'un siècle, aura singé Versailles et les salons parisiens.

François GENTON, Grenoble

Uwe HENTSCHEL, Studien zur Reiseliteratur am Ausgang des 18. Jahrhunderts. Autoren – Formen – Ziele, Frankfurt a. M., Berlin, Bern, New York, Paris, Wien (Peter Lang) 1999, 285 p. (Studien zur Reiseliteratur- und Imagologieforschung, 4).

Quand on étudie la littérature des voyages du XVIII<sup>e</sup> siècle, on se heurte à la difficulté d'y trouver un dénominateur commun, à cause de l'imbrication intertextuelle – les voyageurs se copiant les uns les autres – et à cause de la juxtaposition nécessairement hétéroclite de leurs observations. Or l'un des grands mérites du germaniste Uwe Hentschel est d'avoir réussi à définir et problématiser plusieurs traits suffisamment caractéristiques des relations de voyage pour qu'elles puissent être comparées efficacement les unes aux autres. Axant son étude à la fois sur l'histoire des mentalités et sur l'analyse du genre, U. H. se place dans la tradition de Peter J. Brenner, Wolfgang Griep, Hans-Wolf Jäger. Il se consacre pour sa part surtout à ce qu'il nomme «le discours» des voyageurs, à leurs principes et méthodes d'observation, à l'ajustement de leurs stratégies d'écriture en fonction du contexte et des réactions qu'ils escomptaient de la part de leurs lecteurs.

Son point de départ est le «changement de paradigme» que l'on constate à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque où les sciences avaient fait de tels progrès que les spécialistes ne se contentaient plus des chroniques des voyageurs. C'est pourquoi, ces derniers, sans totalement renier l'érudition encyclopédique, préférèrent afficher leurs positions politiques ou poétiques. U.H. en étudie ici les répercussions sur la structure et le style des relations de voyage authentiques, et il ne tient donc compte ni des recueils spécialisés dans l'art du voyage («apodémies») ni des autobiographies ni des romans. Il montre, au moyen de nombreux exemples, que ces écrivains souhaitent que leur lecteur s'identifie à eux: ils insistent sur la vérité de leurs témoignages, travaillent leur expression afin que leurs observations soient aisées à reconstituer et si possible à partager. – Cette remarque nous paraît très judicieuse car elle correspond aux attentes du public qui, tout en s'informant et en se distrayant, avait à l'époque besoin de définir sa nouvelle identité sociale et pouvait s'aider en revêtant, ne serait-ce qu'à titre d'emprunt, le statut d'un voyageur.

U.H. aborde d'abord la question du genre: les voyageurs érudits continuaient à être lus, même si les imitateurs de Sterne amusaient par leur désinvolture sentimentale; les lecteurs simplement curieux et cultivés cohabitaient avec le cercle restreint et élitiste des adeptes du classicisme. Certains auteurs ont su concilier ces aspirations: Forster, Goethe et, à un moindre degré, Campe. Forster, dont U.H. rappelle la polyvalence, croit à la perfectibilité humaine: dans ses «Ansichten», il confronte la théorie du droit naturel aux applications qu'il en observe, et il s'adresse simultanément à l'imagination, aux sentiments et à la raison de ses lecteurs, suscitant l'approbation de Humboldt. Quant à Goethe – et U.H. est ici particulièrement convaincant –, il a écrit peu de relations de voyage car ce genre lui paraissait utilitaire, dépendant de l'actualité, difficile à structurer conformément à son idée. A part ses textes biographiques qui ne sont pas des récits de voyage («Campagne in Frankreich», «Belagerung von Mainz»), Goethe n'a en définitive publié que quelques extraits dans les revues de Wieland ou Schiller: ces rares «tableaux» lui permirent de respecter l'écriture successive,

exigée par la chronologie de tout voyage authentique, et d'agencer pourtant sa description de manière à dégager l'essentiel, le général, le symbolique.

L'A. regroupe ensuite trois types de relations: les campagnes militaires, les excursions pédestres, les traductions. Ici, les témoins, entre autres Crazz, Schreiber, Halem, Reichard, Liebeskind, ont privilégié l'actualité et approfondi leurs commentaires politiques. Durant la première Guerre de coalition, le style devient journalistique mais les comptes rendus s'inscrivent encore dans la tradition de l'*Aufklärung* et sont destinés, dans la majorité des cas, à prévenir une contamination des Allemands par les idées révolutionnaires. Même des conservateurs comme Stolberg ou Göchhausen osent se servir d'un genre jusqu'ici réservé aux réformateurs, si bien qu'on repère aisément leurs intentions polémiques, comme U.H. le signale justement. Le dernier chapitre sélectionne quatre destinations: Paris sous la Révolution, la République de Mayence, les chutes du Rhin à Schaffhouse, la Bohême. Partageant les conclusions de Stewart, U.H. observe que les voyageurs connurent leur heure de gloire aussi longtemps qu'il fut opportun d'informer et d'amuser, puis qu'une fois la curiosité apaisée, ce furent les autobiographies ou les traités historiques qui prirent le relais.

Historiens des mentalités et spécialistes de l'imagologie apprécieront la précision des analyses d'U.H., la pertinence de son enquête sur le »discours«, la clarté de son exposé. Néanmoins, on regrettera qu'U.H. n'ait pas prévu de problématiser la question nationale et son lien spécifique aux relations de voyage, aux trajets, aux lieux de rencontre conventionnels, aux considérations sur la religion et la tolérance, que chaque voyageur se devait d'envisager. On se demandera donc pourquoi, dans son dernier chapitre, U.H. élargit son investigation à la Suisse (en collectant des témoignages sur les chutes du Rhin) puis à la Bohême. On déplorera que ses allusions aux voyageurs étrangers (tels Sterne, Blainville, Ramond de Carbonnières) soient exceptionnelles ou de seconde main, et leurs motivations méconnues. Enfin, si la bibliographie est bien documentée, en particulier pour la Suisse, on y relève quelques erreurs: les »Lustreisen durch Bayern, Württemberg (...)«, dus à Gottfried von Rotenstein, ou les »Bemerkungen« de Caspar von Sternberg sont considérés comme des anonymes. Enfin, les relations de Heinrich Sander, ou surtout de Johann Pezzl et de Joseph Gregor Lang sont absentes, alors qu'elles auraient pu accompagner et étayer les considérations d'U.H. sur le »changement de paradigme«.

Françoise KNOPPER, Toulouse

Claudia DENK, *Artiste, Citoyen & Philosophe. Der Künstler und sein Bildnis im Zeitalter der französischen Aufklärung*, München (Wilhelm Fink) 1998, 308 S.

La connaissance, l'inventaire et l'étude des portraits et autoportraits d'artistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle restent en partie à réaliser malgré la thèse lyonnaise malheureusement inédite de Sylvie Martin, dont un aperçu sommaire fut néanmoins publié en 1989 (*Histoire de l'Art*, n° 5-6). La »dissertation« de Claudia Denk soutenue à Munich en 1994 a investi avec talent ce lieu cardinal de l'art des Lumières. Si la »naissance de l'écrivain« comme conscience d'une fonction sociale définie et singulière a été excellemment étudiée pour la France par Alain Viala ou par Didier Masseau, il n'en est pas de même encore pour les beaux-arts. Homme de pinceau, plus que de plume, malgré les dissertations académiques, l'artiste s'exprime par son faire davantage que par son dire. L'auteur n'a pas tort de resituer au début de son ouvrage le peintre dans son milieu, même si ce qu'elle indique de son statut entre »Cour et élite éclairée« ne rend pas vraiment compte de la réalité dans la France d'Ancien Régime: l'analyse serait plus juste pour les États allemands. De fait, la grande variété des artistes aurait mérité une analyse plus fine: depuis les petits maîtres de province qui passent indifféremment des sujets religieux à la peinture de genre et au portrait jusqu'aux membres les plus illustres de l'Académie royale bénéficiaires des commandes d'État et des honneurs qui